Document généré le 16 mai 2024 13:06

Liaison

Paul Savoie et Andrée Lacelle
La lente clarté des mots
Paul Savoie, *Danse de l'oeuf*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 65 pages
Andrée Lacelle, *Tant de vie s'égare*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 93 pages

François Paré

Numéro 81, mars 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42355ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Paré, F. (1995). Compte rendu de [Paul Savoie et Andrée Lacelle : la lente clarté des mots / Paul Savoie, *Danse de l'oeuf*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 65 pages / Andrée Lacelle, *Tant de vie s'égare*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 93 pages]. *Liaison*, (81), 39–39.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CRITIQUE

Paul Savoie, **Danse de l'œuf**, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 65 pages.
Andrée Lacelle, **Tant de vie s'égare**, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1994, 93 pages.

Paul Savoie et Andrée Lacelle : la lente clarté des mots

Dans leurs fréquentes interventions publiques, Paul Savoie et Andrée Lacelle ont en commun une sorte de discrétion fébrile, une timidité stratégique. Les poètes sont ici de doux témoins de la douleur individuelle et collective. Leur rôle ne se réduit pourtant pas à la passivité, car ils font plutôt œuvre de témoignage. C'est en cela qu'ils sont témoins actifs. La parole des poètes brûle et souffre de se faire entendre; elle est tout le contraire de l'effacement et du renoncement. Mais elle ne fracasse pas bruyamment les limites. La poésie est du côté de la mémoire tranquille. La clarté est «lente» : «un calme libre pénètre l'écriture émue» (**Tant de vie s'égare**, p. 31). C'est justement ce «calme libre», ouvert sur une intense expérience de la nostalgie, qui fait l'intérêt et la beauté des derniers recueils de ces deux auteurs.

L'œuvre de Paul Savoie est considérable et d'une très grande diversité. En effet, **Danse de l'œuf** nous paraît maintenant loin des premiers textes. Savoie n'est plus guère porté vers une écriture de la dénonciation, comme il l'était dans **À la façon d'un charpentier**, par exemple. Aucune violence ici, aucune angoisse de l'aliénation, de la disparition dans l'autre. **Danse de l'œuf** est plutôt un appel désespéré à cet autre, puisque le *je* et le *tu* de chacun des textes sont engagés dans une lutte fraternelle qui doit les mener à l'unité de la naissance. C'est pourquoi, depuis la fin des années 1980, toute l'œuvre de Paul Savoie est devenue, d'une manière absolument essentielle, un grand discours sur l'amour. Un discours intense, déterminé et déterminant, car de lui dépend tout le bonheur humain. La poésie s'attachera donc avant tout aux formes primaires de l'aliénation, c'est-à-dire à notre désir et à notre dédain de l'autre investi par l'amour.

Danse de l'œuf se présente alors comme une traversée de la nuit, depuis la «Brunante» des premières pages jusqu'à l'aube où les contraires enfin transparents donnent naissance à l'unité tant attendue. C'est la nuit «diaphane» qui occupe la plus grande part de ce *temps* de la poésie. Elle est habitée par les emblèmes du cercle, du cerceau, de l'anneau, de la ceinture, du nœud, de la danse et surtout du lien (corde, liane, filigrane, cheveu, racine, branche, langage). La trame narrative du recueil est ainsi d'une remarquable cohérence, non seulement sur le plan de l'imaginaire, comme on peut le constater, mais aussi sur le plan des espaces où se joue le drame des amants en quête de leur naissance. L'écriture de Paul Savoie est achevée et pleine. Le poète a conscience de la portée originaire des mots : «ils portent en eux / le noyau du monde (p. 39) Et, en même temps, il faudra bien qu'ils éclatent un jour, qu'ils déchirent l'enveloppe et transpercent la coquille qui nous empêchent depuis toujours de basculer dans l'unité.

Tant de vie s'égare est une œuvre majeure, l'un des textes poétiques les plus achevés de la littérature franco-ontarienne actuelle.

L'écriture d'Andrée Lacelle a été, pour sa part, moins facile, moins abondante, au cours des années. Mais **Tant de vie s'égare** est une œuvre majeure, l'un des textes poétiques les plus achevés de la littérature franco-ontarienne actuelle. Ici l'écriture ne cherche pas à être poétique : elle l'est dans une sorte de simplicité tendre et douloureuse qui séduit à chaque page.

> Faut-il en arriver là
> où l'ancre s'amarre sans rien annoncer
> à l'insu du temps
> et le temps n'a rien à cacher
> [...]
> quand rien de tout cela n'a laissé
> dans la vie autour et contour désert
> cette marque que l'on attend
> ce qui souffre si fort au-dehors
> comme au-dedans (p. 28)

Or, devant l'étrange désespoir d'un monde où la femme ne trouve pas à s'amarrer et où elle ne lit que l'absence des signes, il reste la force déraisonnable de la poésie. Cette poésie entêtée établira son origine dans la mémoire profonde. C'est là que s'est produit le premier geste du sens, la «caresse première» (p. 35). Les souvenirs de la maison maternelle, de la «chambre ancienne» (p. 46) abondent tout à coup et occupent tous l'univers poétique de ces «choses claires» qui sont venues de notre enfance.

Mais il y a plus. Car **Tant de vie s'égare** aurait pu se clore sur cet appel de la nostalgie. Mais, au lieu de la fermeture, l'œuvre choisit plutôt le «site révélé» (p. 69) de l'absence. Le grand symbole nocturne fait place à une véritable procession. Car la femme accepte ici que l'absence des signes, loin d'être douloureuse, est à elle seule une condition de la naissance «orpheline» (p. 74), par laquelle tout est à nouveau possible. Nous assistons à l'enfantement du territoire de l'imaginaire. C'est le pays que nous avions tant rêvé :

> dans ton pays l'hiver
> pas légers bras tendus
> escortée de tous les mots encore jamais lus
> dans le corps de chaque lettre (p. 81)

Tant de vie s'égare est une œuvre que l'on voudra relire, parce qu'elle est généreuse envers nous, nous faisant participer en tant que lecteurs à l'initiation. La très grande passion du poète est l'écho de notre invisibilité. Nous avons l'impression que la beauté des textes nous appartient alors un peu et qu'Andrée Lacelle partage avec nous l'«aventure de la franche solitude» qui est la sienne et la nôtre aussi bien.

FRANÇOIS PARÉ